

La Bataille d'Alger

La dureté du mur torturait son corps. La froideur de la pierre piquait sa peau quand il voulut bouger son bras. Le dos courbé et les mains posées sur ses genoux, il fixait désespérément le sol à la recherche d'un nouveau souffle. Sa respiration s'écourtait effrayamment ; elle s'arrêtait, puis revenait en s'allongeant, tel le hoquet d'une locomotive qui se met en marche. Son cœur cognait frénétiquement contre sa cage thoracique à la limite de l'implosion. Ses muscles brûlaient douloureusement une vive énergie qui coulait dans ses veines. La course avait été folle pour leur échapper. Il avait entendu une voix, puis plusieurs. Des voix à l'accent lisse et élégant, le même accent que ceux des plus grands de ce monde. Il était un petit, et les grands ne sont jamais tendres avec les petits. Aussi avait-il entendu : - Vous ! Arrêtez-vous ! Aussitôt, sans en avoir réellement conscience, il avait couru. Un souffle d'air lui fouettait le visage, et un parfum lui vint avec. L'atmosphère était imprégnée d'une odeur de moisissure, de pierre humide et de miasme qu'exaltait un dépôt de terre et d'eau en décomposition. Il inspira profondément. Il avait vaguement esprit de s'être caché dans une grotte. Un océan de ténèbres noyait ce trou. Les traits étaient brouillés et les contours flous. Les ténèbres y étaient plus épaisses encore que celles qu'il avait pu déjà connaître. Il ne voyait ni le sol ni le plafond ni la forme de ses doigts. Il se redressa et s'appuya avec gratitude contre les parois de la grotte. Leur solidité le rassura, un instant, sans qu'il ne parvienne à expliquer pourquoi. Une brise fraîche se leva, elle, qui semblait montée des entrailles de ce trou. L'air calmait peu à peu le vertige de sa course. Il suivait le mur en l'effleurant du bout des doigts. Il caressait le relief de la pierre qu'avaient émoussés l'eau et les saisons. Il s'arrêtait, plus d'un instant, la main ouverte, au-dessus des bosses de la roche. Le silence de plomb, qui pesait sur cette atmosphère étrange, n'était fendu que le bruit aiguë de sa forte et pénible respiration hachée, qui se recomposait peu à peu. Ses doigts apprécèrent le toucher de la matière dure et froide. Il ferma les yeux.

- Traite ! Hypocrite !

Sa main, qui glissait contre les bosses de la pierre, alors qu'il fut surpris, ripa. Il s'égratigna contre le mur. Le silence avait été brisé, et comme un éclair cela fut. Une voix s'était levée. Puis, une autre apparut.

- Omar, calme-toi.

Il recroquevilla sa main endolorie. Son visage prit feu, et il se maudissait lui-même. Il ouvrit les yeux, battit des paupières ; puis, il s'étonna. L'obscurité semblait s'être évanoui tel un écran de fumée dissipé par le vent. Il apercevait, enfin, poster dans un coin de ce trou, ses deux compagnons.

- Me calmer ! Scande l'interpellé, sans d'autres détours, le ton haut, et avec des accents de colère dans la voix. Je ne peux pas ! Toi non plus, Nabil, tu devrais ne pas pouvoir.

Il se redressa, un peu plus. Ses cuisses se raidirent, ses genoux se verrouillèrent, ses chevilles se coincèrent : ses jambes, encore ankylosées, doucement tremblantes, étaient droites. Son dos suivit, et il sentit une différence. Son corps reprenait contenance.

- Saïd a ses raisons. Résume Nabil, le timbre faible et doux, un timbre devenu murmure, l'œil vide et comme s'il s'agissait de la logique la plus évidente, celle même qu'on n'avait pas besoin d'expliquer. Sa femme est enceinte, elle attend leur troisième enfant.

- Une femme, des enfants ! S'écria-t-il, immédiatement, possédé par une fureur sans nom et désespérée. Nous avons tous une femme, des enfants ! Une mère, un père,

des gens qui nous aime et que nous aimons ! Nous en avons, mais nous n'avons pas trahi !

Monté sur toute sa hauteur, le dos droit et la nuque nerveuse, pris d'une soudaine anxiété, il se permit de poser un regard sur son ami. Omar avait la colère aisée, il ne le savait que trop bien. Cette colère qui coulait dans ses veines, avec son sang, c'est elle ! elle qui l'avait menée à s'engager. Aujourd'hui, il reconnaissait ce visage. Même dans la pénombre. Omar pinçait les lèvres, et sa mâchoire tremblait. Ses yeux se plissaient jusqu'à ne dessiner, sur sa face rougie, que deux lignes droites et fripées. Ses cheveux noirs et fins, rasés courts, se dressaient sur sa tête. Il caressait son œil droit, œil qu'il n'avait plus et qui lui avait été arraché par des soldats français, et qu'il savait douloureux quand il s'énervait.

- Omar, s'il te plait.

La voix de Nabil était douce, son ton naturel. Les mots avaient coulé, tel l'eau sur le zinc des gouttières, avec un mouvement simple et continu. Omar détestait cette douceur, il le savait. La colère était entremêlée à ses fibres ; les deux étaient tissés ensemble comme les mailles d'une grosse écharpe. Cette douceur piquait chaque parcelle de son corps. Il le voyait serrer les poings jusqu'à ce que les jointures blanchissent. Nabil avait toujours été le plus sage d'entre eux, et Omar le plus courageux.

- Le défends-tu, maintenant ? Demande-t-il, au sommet d'une rage qui était sienne, et au pied d'une grande incompréhension qu'il trouvait nouvelle. Défends-tu, ce traite, cet hypocrite qui nous a vendu, nous ! ses frères, à l'armée française ?

Lui n'avait ni sagesse ni courage. Il ne savait ce qui l'avait motivé. Au début, il n'avait pas rejeté le mal. Quand on s'habitue au poison, son goût amer se dilue. Au bout d'une vie, il prend la douceur de l'eau. Puis, il n'avait pas eu le temps pour ces choses. Il avait eu une femme et des enfants à nourrir. Les riches se battaient pour vivre, et les pauvres se battaient pour survivre. Il se souvint d'un jour, cependant. D'un jour où il avait trouvé le monde différent. Le monde était différent, et il semblait le voir pour la première fois. Les bâtiments étaient de sublimes façades en pierre sculptées. Les balcons, les fenêtres, étaient encadrés de moulures prestigieuses. Les rues étaient pavées. Et du sang en abreuvait les sillons. Il n'avait pas aimé ce monde qu'il trouvait différent. L'air y était lourd et l'odeur était française.

- Omar. Souffle Nabil, d'une voix courte et petite, un esprit comme loin du corps.

Ce n'était pas une supplication, ce n'était pas un ordre. Ce n'était rien. Juste un nom. Un nom dans un murmure. Nabil avait l'œil éteint, le regard vide. Il semblait fatigué. Il se permit de déposer une main sur son torse. Sous ce membre, il sentait une agitation. Un cœur aussi froid que la glace, aussi fatigué qu'un malade et aussi fragile qu'une fleur, battait vivement. Ce qu'il percevait au creux de sa paume trimait, non pas sans folie, à capturer un mouvement constant ; lui, qui au bout de quelques secondes, tombait dans une mécanique ébranlée. Il palpait sa poitrine, qui avec labeur s'élevait, pour lourdement s'abaisser. Le combat use le corps et le cœur. Il était fatigué, mais cela personne ne le savait. Lui se contentait de regarder son ami, Nabil, sans rien savoir.

- Il ne mérite qu'une chose : la torture, la souffrance, le malheur, la mort !

Soudain, un exploit se produisit. Des muscles, longtemps endormis par le froid, et ankylosé par la douleur, se réveillèrent. Ses lèvres s'étirèrent, ses pommettes se rehaussèrent et ses dents se découvrirent. Contrôlé par un-il-ne-savait-quoi venu de-il-ne-savait-où, en une seconde, un sourire apparut. Un sourire que le rire vint accompagner. Il se mit à rire. D'un rire sans humour qui secouait ses épaules, qui agitait sa tête, qui brusquait son corps. D'un rire, qui se répercutant contre les parois de la grotte, se déclina en un écho tonitruant qui se

prolongeait et s'éternisait. Ses amis l'observaient comme si un troisième bras lui était poussé dans le dos. A bout de souffle, il reprit :

- La mort, dit-il en essuyant du pouce une larme imaginaire sur sa joue, d'un geste purement ironique, comme un large geste théâtral. La mort, il la mérite peut-être, mais c'est nous ! nous ! qui allons la rencontrer.

Un sentiment étrange se répandit subitement en lui, comme une goutte d'encre noire tombée dans un verre d'eau ; il allait en s'homogénéisant et en se concentrant. Son cœur palpitait de plus belle, et ce sentiment était aussi étrange qu'un élancement soudain, quand le corps est sain et qu'aucune blessure n'est venue le déchirer. Il avait la nuque douloureuse, la gorge sèche, le corps fiévreux. L'odeur était putride dans cet espace humide. Il respirait avec malaise les poussières des cailloux, voyait à nouveau mal dans l'obscurité, tremblait de froid et ne se faisait pas à l'atmosphère. Il était en sueur, dans l'air glacial.

- As-tu peur, Aïssa ? Demande Nabil, sans plus de préliminaires.

Aïssa se tourna vers son ami. Une petite lueur démentielle, qui explosait en de furieuses allégresses, animait ses yeux rieurs. Une lueur folle et virulente, qui dansait avec les ombres d'une flamme luisante, et qui perçait le noir de ses iris. Il sentit sa tête surchauffée. Ses paupières se plissèrent, plus d'un instant et plus vivement, tentant de maîtriser le feu dans son crâne. Ses yeux blanchirent d'affection, et si regard qui voit en plein jour avait contemplé son visage, il y aurait lu tout l'effroi du monde.

- Oui.

Soudain, un son ! le son de l'herbe sèche qui craque sous les pas d'un homme. Ils entendirent un bruit sourd d'abord, puis un murmure. Ils étaient là. Ils étaient postés à l'entrée de la grotte. Aïssa serra les poings et enfonça ses ongles dans la chair de ses paumes. Cet accès de panique était indigne de lui. Il n'était pas de ceux qui ont peur. Sa femme lui répétait souvent qu'il gagnerait à être un peu plus peureux. Seulement, la peur n'était pas un sentiment qui l'affectait. Si la peur venait, elle n'était jamais grande, jamais perpétuelle. Jamais grande, jamais perpétuelle, jusqu'à aujourd'hui cependant. L'angoisse qui l'étreignait était inhabituelle. Elle n'était pas lui, elle n'était pas de lui. Et l'obscurité de la grotte n'en était pas la cause. Il inspira profondément.

- Ils pourraient rentrer ! S'exclame Omar sans le faire, les inflexions dures d'un tel ton retenus dans un murmure vibrant, en serrant les dents et en décrochant à peine la mâchoire. Rentrer et nous tuer !

Le souffle d'Aïssa était lent, profond. Il semblait sortir des entrailles de ses poumons, près d'un endroit secret de son cœur qui voisinait avec des abîmes dans lesquelles il ne s'était jamais aventuré. Il ferma les yeux, encore. Une lumière acidulée pétillait derrière ses paupières closes comme de minuscules éclats d'étoiles filantes. Puis, son regard s'ouvrit, presque complètement écarquillé.

- Ils ne rentreront pas, dit-il simplement, et c'était d'une évidence folle. Jamais, ils ne rentreront. Jamais, ils ne nous affronteront en face. Jamais, ils ne se battront contre nous comme on se bat contre un homme. Ils nous ont interdits une vie décente, ils ne nous offriront pas une mort digne.

Une haleine chaude monta des lointains de la grotte. L'accompagnaient, de grandes poussières qui aveuglaient les yeux et obstruaient les gorges. Et aveuglés, et étouffés, ils ressemblaient à des mineurs descendant dans leur mine. Privés de leurs sens, ils tendirent l'oreille, dorénavant attentifs, au bruissement crissant des griffes de n'importe quel animal qui rôdait autour d'eux. Dans ce gouffre noir, ils attendirent. Ils ne pouvaient pas sortir, ils ne devaient pas sortir. Leur devoir était de rester, et leur devoir était au prix de n'importe quoi.

- Ils n'ont pas besoin de rentrer pour nous tuer, explique sagement Nabil.

Soudain, ils se figèrent : un bruit venait de déchirer le silence. Une explosion, puis son souffle, le bruit du gaz qui se libère et s'enflamme, qui s'étire telle la note aiguë qu'on aurait arraché à un violon. Surpris, Omar eut un mouvement de recul. Un mouvement qu'il essaya de rendre minime, d'atténuer, sans briser sa carapace. Un coup de feu ! c'était un coup de feu ! Avec l'intensité d'un essaim entier, ses oreilles, Aïssa le sentait, bourdonnaient. Une migraine épouvantable cognait contre les parois de son crâne. Sa figure semblait deux fois plus large que la normale, et son front était comme déchiré en deux parts égales. Ses tempes battaient une forte pression et suivaient le rythme irrégulier imposé par d'étranges sensations. Il sentait le goût métallique et amer de la peur sur sa langue. Il lui fallut plus d'un instant pour comprendre qu'il s'était mordu l'intérieur de la joue. Il s'adossa au mur de la grotte en s'efforçant de se calmer.

- Sortez ! Calme cette voix d'un ton lourd et solennelle, à l'accent lisse et élégant, cette même voix qui l'avait poussé à se réfugier dans ce trou. Nous vous donnons jusqu'à trois !

Un deuxième coup de feu retentit, encore plus fort, suivi d'autres. Il baissa instinctivement la tête. Il entendit un fracas assourdissant, et des images se formèrent dans son esprit, et comme presque un devoir de l'inconscient, d'anciens souvenirs lui vinrent. Il se revoyait jeune âme triomphante, pleine d'idéaux et avec soif de justice, qu'il était. Il se revoyait s'exclamant, d'une voix lourde et déterminée : - Je m'engages ! A cette heure, il avait pensé à la mort. Il se disait qu'il serait fier et qu'il n'aurait pas peur. Aujourd'hui, il pense à la mort, non ! il n'y pense pas, il la voit ! Il voit la mort. Il se dit qu'il est fier et qu'il a peur.

- Un !

Il sentait son cœur battre dans sa gorge comme les ailes d'un insecte effrayé et prisonnier sous sa peau. Son cœur tambourinait dans sa poitrine, il tambourinait si furieusement. Il battait vivement et vainement, le maintenant en vie. Comme pour rattraper un temps qu'il n'avait déjà plus. Ah ! quel exercice idiot ! le plus idiot qui soit pour un cœur ! De battre sans espoir du lendemain. Ses pulsations étaient comptées. Chacune suivait le rythme effréné d'un tambour funèbre qui battait en lui.

- Deux !

La résistance est une chose dangereuse. Il y avait eu d'autres fois. D'autres fois où la mort s'était présentée à lui. Seulement, il n'y avait jamais pensé frontalement. Sa rage de vivre avait toujours combattu sa peur de mourir. Dorénavant, sa rage était muette. Il ne l'autorisait plus à crier, et sa peur de mourir arriva. Ses doigts tremblèrent légèrement. Un mouvement irraisonné, brusque et nerveux qu'il ne savait arrêter. Il s'efforça de le contrôler, et referma le poing. Il ne voulait pas que ses compagnons le voient. Il ne restait plus rien. Plus rien, hormis le fait en lui-même : il allait mourir.

- L'Algérie sera, sera-t-elle libre ? Demande soudainement Nabil avec hésitation, comme s'il craignait que la réponse à cette question n'amenât à des détails qu'il aurait voulu ne jamais entendre.

Omar énonça alors, comme une dernière promesse, un serment cher et décisif, que l'on souffle à un mourant au pied de son lit, et que l'on ignore si l'on tiendra :

- L'Algérie sera libre.

Un manteau de ténèbres les enveloppait entièrement, dans cette grotte, comme le linceul qui entoure le mort. Ils entendirent un déclic. Aïssa connaissait ce déclic. La guerre avait été longue et rude, il savait aujourd'hui reconnaître le bruit d'une grenade qu'on dégoupille. La mort semblait le regarder, la tête penchée sur le côté, comme un enfant en proie à la

curiosité, se demandant ce qu'il se passerait s'il arrachait les ailes de ce papillon. Il soutint ce regard. Lentement, il se redressa. Il se sentit plus vivant. Plus vivant, plus conscient de sa propre vie qu'il ne l'avait jamais été auparavant. Il se tenait debout. Il voulait être debout. Il eut une joie amère, qu'il n'afficha pas. Ce fut une drôle de sensation. Il en était certain. Elle était semblable à celle que pouvait éprouver un homme rentrant d'un froid polaire pour se plonger dans une eau chaude et agréable. Son souffle se coupa, et il ne resta dans sa poitrine qu'une douleur sourde. Une douleur, pas douloureuse du tout. Il pensait à sa femme, il pensait à ses enfants. Il était désolé de ne pas pouvoir les voir grandir. Il espérait qu'ils comprendraient : il essayait de construire un monde juste où ils pourraient vivre heureux. Sa bouche et sa gorge étaient complètement asséchées. Des larmes roulaient, sans honte, sur ses joues. Il se sentait libre. Cette liberté, voilà ! pourquoi il avait décidé de se battre. Il avait fini par la connaître. Il leva son index droit et récita une dernière prière.

- Trois !

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Un éclair argenté zébra l'obscurité. Il leva la main comme pour se protéger. Il écarquilla les yeux et tituba en se tenant la poitrine. Soudain, une explosion de lumière, pareille à une flamme incandescente, l'aveugla. A ce moment, il sourit. Il sourit au point où ses molaires devinrent visibles. La dernière chose qu'il vit fut les étincelles qu'avait crachotées l'explosion de la grenade, avant que tout ne soit englouti par les ténèbres, et qu'il ne soit...

- Mort ! Il est mort ! Tué par les Français !

J'ai encore l'esprit embrumé, je me meus maladroitement dans le canapé, et ses dernières paroles ne sont qu'un cri éclatant, une voix confuse qui a percé les brumes de mon esprit, mais sans toucher but. Je connais cette histoire, nous la connaissons tous. L'histoire se résume ainsi : il est caché dans un trou, il n'a pas voulu sortir, ils l'ont tué. Seulement, à force de l'entendre, j'en ai imaginé les détails. J'ai imaginé dialogues, personnages, situation. Non avec une raison particulière, hormis celle que j'ai l'imagination fertile. Aujourd'hui, des images nettes et claires parviennent à se former dans ma tête. La mort de mon arrière-grand-père Aïssa ne m'a jamais paru plus vivante. 5 juillet, tradition oblige ! Mon père nous raconte encore l'histoire de sa mort. Un martyr dans la famille ! On en est fier, on s'en vante et on le raconte ! On dit : - on s'est battu ! Je ne sais qui est ce « on ». 5 juillet, fête d'indépendance, tradition oblige ! Nous regardons La Bataille d'Alger que diffuse, comme tous les ans, la chaîne Canal Algérie. Nous en sommes à cette dernière scène. Les forces ont retrouvé Ali La Pointe. Il est derrière un mur, accompagné d'un autre homme, d'une femme et d'un enfant, et un officier lui intime de sortir. Les forces françaises savent pour la femme et l'enfant, mais cela ne les arrête pas. Rien ne les a jamais arrêtés dans cette guerre. Ali sait que c'est fini. Comme mon arrière-grand-père qui un jour, à un instant, avait su que c'était fini. Je regarde ces gens. Ces gens séparés par un mur. Français et algériens, séparés par un mur. Je suis de ces deux. Et je suis séparé par un mur. Et j'ai cette impression ! Oh ! quelle impression ! Quelle impression horrible qui s'accroche à mon cœur ! Celle d'être à la fois bourreau et victime. Je préfère ne plus y penser. Je déteste cette scène, elle est beaucoup trop triste, et je suis beaucoup trop sensible. Je détourne les yeux et me concentre sur le verre de thé à la menthe dans ma main. Je me dis qu'il est froid. Puis, je m'ennuie. Mes yeux courent dans la pièce. Je regarde mon père qui n'a qu'une carte de séjour dans sa poche. Je regarde mon grand-père et ses mains rugueuses, aux ongles courts et cassants, abimées par la terre qu'à une époque les Français ne voulaient plus toucher. Je regarde ma grand-mère et je me demande si elle pense à son père, à cet homme, en première ligne d'une guerre qui n'était pas la sienne, obligé de se battre pour l'amour d'un pays qui n'était pas le sien. Je les

regarde tous, un par un. Je les regarde et je n'ai qu'une chose à me dire : l'histoire de la France n'appartient pas qu'aux Français. Puis, je m'ennuie à nouveau. Je m'ennuie et j'ai soif. Je me lève et me sers un autre verre de thé à la menthe. Le mien est froid.